MAÏSSA BEY À L'ÉCOLE SUPÉRIEURE ALGÉRIENNE DES AFFAIRES

Passionnée et passionnante !

Femmes de tous les combats, auteure connue et reconnue, ici et ailleurs, Maïssa Bey s'est prêtée sans détours au jeu de questions des étudiants de l'Ecole supérieure algérienne des affaires (ESAA). Dimanche soir, une belle rencontre a eu lieu. Une rencontre où la fascination se lisait dans tous les regards. Aux centres des préoccupations en ce début de soirée, *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey paru aux éditions Barzakh (2007). L'ouvrage est passé au peigne fin par les élèves de l'école. Ils ont eu le temps de le lire. Aujourd'hui, ils ont la chance de découvrir son auteure. Et là pas question de louper l'occasion de revenir sur la trame du récit de Wahida, personnage principal de *Surtout ne te retourne pas*. Les questions fusent de partout. Maïssa Bey, elle, a choisi de prendre des notes. Professeur de langue française, Maïssa Bey assure, elle a l'habitude ! Elle répondra à chacune des questions dans l'ordre ou selon le propos qui précédera. Epatante ! Maïssa Bey a ce soir-là accepté de se soumettre à toutes les critiques, à toutes les remarques. Face à elle se dresse l'ouverture naissante de l'esprit d'une jeune génération à la lecture. Pas question de poser des barrières. La culture

Photop : S. H.

c'est ça après tout. Laisser l'esprit crédule vagabonder là où il lui plaît ! Parfois maladroits souvent curieux, ils ont interrogé l'auteure sur tout ce qui a accompagné l'éclosion de son œuvre. D'emblée, ils se sont saisi de cette aventure qui a commencé au lendemain du séisme qui a ébranlé Alger en mai 2003. Du style de l'écriture à sa construction, de nombreux personnages à l'approfondissement de leurs histoires y ont opposé leurs interrogations. Ils ont livré sans atours leurs sentiments. Et des impressions, les étudiants de l'ESAA en ont à revendre. Un exercice qui aurait pu être périlleux pour beaucoup d'écrivains mais Maïssa Bey n'en fait pas partie. Simplement, elle s'est racontée. De ces nuits d'écriture lorsque dans sa maison le calme retombe, Maïssa Bey se révèle à chaque fois un peu plus dans une autre aventure, un autre chapitre… le résultat n'est que meilleur.

Le lecteur adhère forcément, Maïssa Bey se place d'abord en tant que lectrice avant d'achever son œuvre. Exigeante, rien n'est laissé au hasard. Elle sait que chacun de nous cherchera à s'identifier au personnage principal, à une situation présentée… Son itinéraire a été tracé depuis longtemps. Maïssa Bey a trouvé son inspiration au creux d'une cité à Belcourt. Elle a commencé à écrire à l'âge de 4 ans. Elle s'est révélée à l'écriture comme on s'éveille à la vie. Elle s'y est accrochée par la force de toute sa passion. Voilà comment s'est présentée Maïssa Bey à son public. Passionnée et passionnante !

Sam H.

Surtout ne te retourne pas de Maïssa Bey, éditions Barzakh (2007)

EL MADKORA DE RACHID BENBRAHIM

Militant et burlesque…

Le premier tour de manivelle du film *El Madkora* ou *l'Express d'Oran* de Rachid Benbrahim a été donné le 13 mai à 17 h à Merkouna, commune de Tazoult située à dix kilomètres au sud de Batna, par le représentant du ministère de la Culture Abdelkrim Aït Améziane et beaucoup d'hommes de lettres et de culture.

Ce film, dont le scénario était prêt en 1992, attendait son heure, moyens financiers obligent, surtout que le cadre initial du tournage était ambitieux, de la gare de l'Agha d'Alger à Marseille puis Amsterdam, et retour à Gué de Constantine. Même avec l'option Alger-Oran, d'où l'appellation «l'express d'Oran», les moyens financiers ont fait défaut alors, il ne restait que l'option du quartier, et Rachid, en homme attaché à ses sources, revient dans sa ville natale, Tazoult. Il trouvera l'endroit idéal à quelques kilomètres, au lieu dit Merkouna, et au milieu des vestiges romains, il construit son cadre de tournage, la gare, la maison du chef de gare, le marché, les habitations, le café maure, la boutique du coin… deux ruelles, et surtout l'endroit rêvé et le décor qui correspond à son scénario.

Photos : D R

El Madkora ou *l'Express d'Oran* est un film intelligent comme en fabrique Benbrahim avec son esprit de guerrier et de militant des droits de l'homme avec des scènes burlesques qui relatent la vie d'une communauté où se mêlent tous genres de subtilités de la vie quotidienne. Le train est attendu à El Madkora. Pour un problème de vol de fils électriques, le mécano refuse la traversée du tunnel… Les voyageurs attendent à la gare, s'impatientent. Une mariée, promise à sa naissance au marchand ambulant de tissus, encourt un kidnapping… Une lettre change et El Madkora devient tour à tour El Mankora, El Mahdhoura, El Mahgoura… Tout se passe à la gare d'où le chef de gare contrôle les deux ruelles, le marché, le café maure, le salon de coiffure… C'est un film qui promet beaucoup même si les acteurs sont jeunes, peu connus mais au talent avéré. Antar Hellel, Saâd (rôle principal mais inconnu), Sofia, Hamdane… Ils se donnent à fond sous l'exigence d'un Benbrahim qui n'a rien perdu de sa fougue, de sa ténacité et de son réalisme. Nous lançons un appel comme la déjà fait notre frère Rachid pour plus d'aide financière afin que ce film voit le jour dans quatre semaines. Espérant aussi que sous l'ère de la démocratie, ce film ne connaîtra pas le sort de ceux séquestrés comme *Volpone, l'Appel éternel, le Troisième acte*…

Houadef Mohammed

Qui est Rachid Benbrahim ?

C'est un réalisateur qui est passé par le centre de formation de la télévision (1973), l'un de ces intellectuels qui ont milité pour la démocratie et les droits de l'homme ne pliant jamais devant l'oppression. D'ailleurs beaucoup de ses ouvrages restent censurés et interdits de projection. Ses œuvres sont nombreuses et sont, par ordre chronologique :

1973 : *le Vendeur de cacahuètes* - court métrage,16mm

1974 : *la Mesure du blé* - moyen métrage vidéo

1975 : *Nuages d'été* - long métrage 16mm

- *L'Araignée* - long métrage 16 mm

1978 : *le Défi* - série documentaire 3x52 mn - 16 mm, production RTA

1979 : *Volpone* - long métrage vidéo, production RTA

1981 : *Rythmes*, série documentaire 4x26 mn - 16mm production RTA

1982 : *Cri d'un révolutionnaire* - documentaire - long métrage - production RTA

1983 : *l'Appel éternel* - documentaire moyen métrage - 16mm - production RTA

1984 : *la Mère* - fiction - long métrage- 16mn - production RTA

1985 : *Poèmes et Révolution* - documentaire - moyen métrage - 16mm - production RTA

- *les Yeux de la parole* - documentaire -long métrage - 16 mm - production RTA 1992 :

- *la Caverne d'Ali Baba* - documentaire - moyen métrage - 16 mm - production RTA

- *le Troisième acte* - documentaire -moyen métrage - 35 mn - production ENPA

1998 : *les Oiseaux de la liberté* - documentaire - 26 mm - co-production pour dix télévisions européennes.

DISTINCTIONS

- *Le Troisième acte* : Caracalla d'or au IIIe Salon du cinéma de la ville de Tébessa.

- Sélection officielle au Festival de Carthage - Tunisie 1992.

- Sélection officielle au Festival de Ouagadougou.

CHANT BÉDOUIN

Cheïkh Abdellah Ould Laïd en détresse

S'il y a un artiste à Mostaganem actuellement qui vit dans l'angoisse et la détresse, c'est bien cheïkh Abdellah Ould Laïd. En effet, son état de santé ne lui permet guère de se produire quand il veut et là où il veut. Ayant déjà connu les affres de la vie familiale, le cheïkh n'a eu d'autre alternative que de s'isoler pour sans doute mieux supporter sa douleur. Etant dans le besoin, car n'ayant plus les moyens de se payer au moins le traitement auquel il est astreint puisqu'étant malade, cheïkh Abdellah Ould Laïd ne sait plus à quel saint se vouer tellement il se sent malheureux et seul. Il lui arrive même de vous faire carrément comprendre qu'il n'a plus le sou désormais, lui, le grand cheïkh de la chanson bédouine qui jadis faisait vibrer la scène là où il passait. Fier d'avoir été l'illustre *guendouz* (disciple) du maître de tous les temps cheïkh Hamada, l'enfant de Tingditt adulait déjà ce dernier alors qu'il n'avait que neuf ans à peine. A l'âge de sept ans, il écoutait Hamada grâce au vieux magnétophone de son papa. Vers l'âge de quatorze ans, il passait son temps à fredonner des airs de son idole de toujours tout en apprenant avec une assiduité inouïe les qacidate qu'interprétait dans le temps Hamada. L'école buissonnière pour le seul amour du chant bédouin ne tardera pas à lui coûter l'exclusion des bancs de l'école.

En 1958, il formera son propre groupe et chantera sa première qacida écrite par l'autre monument, le poète interprète cheïkh Bensebbane, à savoir *J'ai attendu toujours, ma djani réponse*. Dans son répertoire, cheïkh Abdellah Ould Laïd compte autant de succès que de textes chantés dans la pure tradition des grands interprètes. Depuis 1963, il n'aura de cesse d'enregistrer des cassettes qui, au gré du temps, feront sa réputation aux quatre coins du pays.

Entre-temps, il participera à de multiples manifestations culturelles et festivals de musique bédouine, à Tiaret et Alger comme à Aïn Tédelès et Oran. Ainsi à 70 printemps, le cheïkh se sent mal dès lors et ne sait plus en vérité à quelle porte taper. Mal orienté peut-être, mal conseillé sûrement, il prend son mal en patience, mais jusqu'à quand ? Surtout quand on atteint un certain âge. Au train où vont les choses, il risque de terminer ses jours dans un hospice de vieillards. De grâce, messieurs les responsables compétents, faites quelques chose pour celui qui, seulement hier, enchantait les foules là où il passait. Au nom de l'humanité et du bon sens, agissez, messieurs. Dieu ne pourra que vous combler de sa Miséricorde et vous couvrir de ses plus belles bénédictions.

Sid-Ahmed Hadjar

ARTS DRAMATIQUES

Hadata Héda fi Aïn-Sefra, remporte le Kaki d'or

Le commissariat du Festival national du théâtre amateur de Mostaganem, sous l'impulsion du célèbre metteur en scène mostaganémois Djamel Bensaber, a organisé le week-end dernier dans la capitale du Dahra la première édition du Kaki d'or, un concours inhérent à l'écriture dramaturgique et auquel ont participé bon nombre de candidats venus des quatre coins du pays.

En marge de cette importante manifestation ont été tenues également les premières journées de la dramaturgie de Mostaganem et ce, avec l'adhésion non moins importante de stagiaires venus à la cité du quatrième art surtout apprendre et s'abreuver des principes fondamentaux dans le fond et dans la forme de tout ce qui entoure le texte et son approche ainsi que l'écriture sous ses formes diverses. Pour ce faire, l'ouverture officielle de ce grandiose rendez-vous a eu lieu mercredi dernier à la maison de la culture Ould-Abderrahmane-Kaki, suivie de tables rondes et forums, en présence d'intellectuels, artistes, journalistes, universitaires et hommes de théâtre à l'instar de Ahmed Cheniki, Bouziane Benachour et Athmani Mokhtar qui n'est autre que le président du jury. Le grand hommage remarquablement rendu au père spirituel du théâtre algérien, Ould-Abderrahmane Kaki se veut un encouragement certain à nos jeunes écrivains et partant, aux futurs dramaturges qui sont venus d'un peu partout présenter leurs différents essais avec à la clé un total de trente-trois textes en course. A cet égard, d'ailleurs, les membres du comité de lecture se montreront satisfaits dans la mesure où plusieurs textes proposés à la lecture s'avéreront fort intéressants. Djamel Bensaber et son équipe vont devoir ainsi, dès la prochaine édition, s'attaquer à une sélection plus rigoureuse de la matière en question, c'est ce qui ressort d'ailleurs des déclarations que nous a faites Abdellah Mebrek, président d'El Ichara et membre du commissariat du Festival du théâtre amateur. Ainsi, est-il important de rappeler que le Kaki d'or tend à encourager les futurs candidats à s'adonner davantage à l'écriture de textes et pièces pour enfants. Il faut dire que pareille manifestation a nécessité un travail de longue haleine. La préparation de ces journées aura duré au moins six mois de labeur et de sacrifices consentis par les organisateurs quant au succès de ce rendez-vous. Toutes les instances culturelles à travers le pays, concernées de près ou de loin par l'action théâtrale, ont été saisies et ce, afin de peaufiner le programme mis en place par les gens de Mostaganem. La problématique posée durant ces trois jours reposait en fait sur trois axes on ne peut plus déterminants, à savoir qu'est-ce qu'on écrit ? Pourquoi on écrit ? Qui peut écrire ? Reste maintenant à savoir si les pouvoirs publics joueront le jeu dans les années à venir car ce qu'ils nous a été donné de voir nécessite des subventions et ce n'est qu'à la faveur du fameux nerf de la guerre que toute entreprise du genre pourrait réussir dans le temps et dans l'espace... Par ailleurs, la clôture prévue au grand restaurant Le Royal a été à la hauteur de l'événement, à l'occasion d'un dîner gala offert en l'honneur des participants, invités et autorités locales, à leur tête Noria Zerhouni, wali de Mostaganem. Quatre prix seront décernés aux meilleurs auteurs de textes. Le Kaki d'or sera ainsi destiné à l'écrivain irakien vivant à Mostaganem, Abderrezaki Brahim, et ce, à la faveur de son essai *Hadata Héda fi Aïn-Sefra*. Les prix d'argent et de bronze iront respectivement à Youcef Taâouid et Hassan Meliani. Ali Nacer enfin décrochera le quatrième prix pour son œuvre *Aâroussa lé chibani* (une mariée pour le vieux). Agrémentée par la troupe de *tbal* et *ghaïta* de Mostaganem ainsi que les jeunes Belalia et Touati Bahafid dans d'autres genres, la soirée en question sera rehaussée par la présence du maître du chaâbi en Algérie, cheïkh Maâzouz Bouadjadj qui, comme à son habitude, aura forcé l'admiration de son auditoire y compris madame la wali ainsi que les nombreux acteurs et actrices de cinéma algérien et de la télévision, présents également à la fête. Fidèle à la tradition, le cheïkh entamera la soirée par un envoûtant récital avant de commencer son répertoire entre *Hèda chaâl maghaderna kissen* et *Ya dif Ellah* en première partie de la soirée qui fut un régal pour les yeux et les oreilles. Maâzouz Bouadjadj toujours aussi habile sur son mandole nous emportera sur un nuage. Sa prestation magnifique déclenchera souvent des ovations nourries et appuyées d'un public en majorité connaisseur. Tel un seul homme, il se lèvera pour longtemps applaudir celui qui demeure, après El Anka, le ténor de la musique chaâbie. Voilà bien une clôture en apothéose mêlée de aïssaoua, chaâbi et théâtre, trois formes d'expression artistique propre à Mostaganem.

Comme quoi seuls des artistes de la trempe de Djamel Bensaber sont capables de créer une telle ambiance.

S.-A. H.